

Chaque semaine,
retrouvez, en
partenariat avec
l'ANdÉA, une école
supérieure d'art
et un(e) jeune
diplômé(e)

EESAB Quimper

Par Christine Lapostolle

— À Quimper, petite école, 130 étudiants, une seule option : art.

On est excentrés. On est loin.

On représente 1/4 d'une grosse école, l'EESAB, l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, un petit quart en termes de nombre d'étudiants. Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut compter : les projets, les étudiants, les enseignants, circulent entre Brest, Quimper, Lorient et Rennes ; être inscrit dans une de ces écoles, c'est être amené à travailler aussi avec les autres.

On offre du temps, de l'attention. On fait confiance aux étudiants, on y croit.

On met les étudiants en relation avec des matériaux, des pratiques, des techniques, des rythmes, des idées. On ne montre pas la voie. Parce qu'il n'y a pas une seule voie, parce que ce que chacun cherche dans une école d'art, c'est une forme de liberté, une façon de s'équiper. C'est sans fin, c'est sans but, c'est une manière de vivre à laquelle tout le monde devrait pouvoir goûter.

Les cours sont ceux qu'on trouve dans toutes les écoles d'art : peinture, sculpture, dessin, photographie, vidéo, numérique, gravure, histoire de l'art, anglais, culture générale.

Il y a depuis longtemps un programme d'échanges très développé avec l'étranger, des plateformes où l'on travaille collectivement : *Situations*, qui ouvre sur la performance, la danse, son, sur des pratiques autres que celles de la production d'objets ; *Nos Désirs d'Extérieur*, qui emmène les étudiants hors de l'école, les confronte à des projets dans l'espace public ; *Éditer*, l'édition sous toutes ses formes, numériques, papier... avec, attenants, des ateliers d'écriture ; *Céramique*, en plein essor, avec le renouveau des faièneries de la ville, la place qu'elles font aujourd'hui à l'innovation technologique, la collaboration avec le design, avec des laboratoires à différents endroits du monde.

Nous travaillons dans une ancienne caserne. C'est pratique, ce n'est pas une architecture qui impose le respect, on peut malmener les murs, les planchers. Et quand on sort, sur la place : le théâtre, la médiathèque, le centre d'art qui vient de fermer mais à qui il est permis d'imaginer une résurrection pas trop lointaine.

Vous vous demandez comment on peut avoir l'idée de faire des études d'art aussi loin des centres ? Il ne faut pas négliger la force océanique, la résistance aux injonctions dominantes et manipulatrices qu'offre ce bout du monde qu'est le Finistère... Cela peut faire partie d'une formation, cela peut aider. Quand on reçoit des invités, artistes, conférenciers, la distance fait un tri. On ne peut pas venir pour quelques heures, c'est trop loin, il faut rester, il faut accepter de freiner son rythme. Cela donne une teneur particulière aux rencontres, aux échanges. Quelqu'un qui vit sur le mode archi-pressé ou ne pense qu'à sa carrière n'a pas de temps à perdre pour venir jusqu'à Quimper. Des liens se tissent, des amitiés se nouent. On part et on revient, on sait qu'on peut compter sur quelque chose de solide ici.

<http://www.eesab.fr/quimper>



Léa Conteau. Photo : D. R.

Carte blanche à Léa Conteau

— Le déclic est un travelling. Depuis le siège avant d'un véhicule, les paysages qui défilent. Loin devant la route, une perspective qui devient la promesse d'un ailleurs. Rentrer dans ce paysage, l'arpenter, le parcourir et s'en emparer.

Le point commun de mes projets est le fait qu'ils abordent le paysage à travers un vocabulaire cinématographique et/ou scénique. Le hors champs, la mise en scène, les décors, le cadrage, les arrêts sur images sont autant d'outils permettant une nouvelle lecture des espaces qui m'entourent.

Cet attrait du paysage est nourri de dépaysement et de voyages, d'errance et de quête. Chaque projet débute là où l'expérience commence : une balade, un trajet, une rencontre, une image mentale...

Puis, de ces paysages naissent des ambiances, des couleurs, des histoires. Pris entre le début de quelque chose et la fin d'une autre, ces routes, ces plages, ces horizons sont des espaces en suspens dans lesquels chacun est libre de projeter sa propre fiction. Se réapproprier ces lieux, les mettre en scène, me permet de mettre à jour leur potentiel narratif, leur étrangeté, leur mémoire. « *Il faut accepter le fait qu'autour de nous, beaucoup de choses s'expliquent et se comprennent avec une part de mensonge qui fait presque partie intégrante de leur définition* » (Gaston Bachelard).





Léa Conteau, *Sans titre*, 2016. Courtesy de l'artiste.